

CLXXVII.

C'était une côte sauvage et battue des brisants; en haut, des rocs escarpés; en bas, une plage sablonneuse et vaste, dont l'abord était défendu par des bas-fonds et des écueils; çà et là s'ouvrait une anse qui offrait un aspect plus consolant à la barque battue des flots; rarement cessait le mugissement des vagues menaçantes, excepté dans ces longs jours d'été où la surface de l'Océan est unie comme celle d'un lac.

CLXXVIII.

L'ondulation légère qui venait mouiller la plage n'était guère plus considérable que la mousse du champagne dans un verre rempli jusqu'aux bords, le champagne, cette rosée de l'âme, cette pluie du cœur! Il n'est rien tel que le vin vieux. Qu'on prêche tant qu'on voudra, — d'autant plus qu'on prêchera inutilement; — à nous, aujourd'hui, le vin et les femmes, et le rire et la joie; et à demain les sermons et l'eau de Seltz!

CLXXIX.

L'homme, animal raisonnable, doit s'enivrer; le meilleur de la vie n'est qu'une ivresse; c'est vers la gloire, la grappe, l'amour et l'or que tendent les espérances de tous les hommes et de toutes les nations; sans cette sève, combien serait nu et stérile cet arbre étrange de la vie, si fertile parfois! Mais, je le répète, — enivrez-vous complètement, et quand vous vous réveillerez avec des maux de tête, voilà ce qu'il vous faudra faire :

CLXXX.

Sonnez votre valet, — dites-lui de vous apporter sur-le-champ du vin du Rhin et de l'eau de Seltz; alors vous connaîtrez un plaisir digne de Xercès, le grand roi; car ni le délicieux sorbet à la neige, ni le premier jet d'une source dans le désert, ni le bourgogne avec son coloris vermeil, après un long intervalle de voyage, d'ennui, d'amour ou de carnage, ne sauraient égaler une rasade de vin du Rhin et d'eau de Seltz.

CLXXXI.

La côte, — il me semble que c'était la côte que je décri-

vais tout à l'heure; — oui, c'était la côte; — eh bien! elle était en ce moment aussi calme que le ciel; les sables étaient immobiles, les vagues bleues se taisaient, et tout était silence, hormis le cri de l'oiseau de mer, le bond du dauphin et le léger bruit de quelque petit flot contrarié par un roc ou un récif, et s'impatientant contre l'obstacle qu'il mouillait à peine.

CLXXXII.

Ils se promenaient donc en l'absence du père, qui, comme je l'ai dit, était parti pour une expédition; et Haïdée n'avait ni mère, ni frère, ni surveillant, à l'exception de Zoé, qui, bien qu'elle ne manquât jamais de se présenter au lever du soleil pour prendre les ordres de sa maîtresse, pensait n'avoir pas d'autre mission que son service journalier, et, en conséquence, se bornait à apporter de l'eau chaude, à tresser les longs cheveux d'Haïdée, et à lui demander, de temps à autre, ses robes de rebut.

CLXXXIII.

C'était l'heure où le soir répand sa fraîcheur; le disque rouge du soleil s'affaissait derrière la colline azurée, qui alors semblait la limite du monde, entourant la nature entière et d'ombre et de silence; d'un côté s'étendait en demi-cercle l'horizon des montagnes; de l'autre, la mer calme, froide et profonde, et au-dessus de leur tête le firmament couleur de rose, au milieu duquel brillait une étoile solitaire qu'on eût prise pour un œil.

CLXXXIV.

Ils se promenaient donc en se tenant par la main, marchant sur les cailloux brillants et sur les coquillages, foulant le sable dur et poli; ils pénétrèrent dans les antiques et sauvages profondeurs creusées par les orages, façonnées en salles, en cellules, en voûtes cristallisées, comme si c'eût été l'ouvrage de l'art; là ils s'assirent, et les bras enlacés, ils s'abandonnèrent au charme profond du crépuscule aux teintes pourpréses.

CLXXXV.

Ils regardèrent le ciel, dont la flottante splendeur se dé-

ployait en nappe vaste et brillante, semblable à un océan couleur de rose; ils regardèrent la mer qui étincelait à leurs pieds, et d'où commençait à s'élever le large disque de la lune; ils écoutèrent le clapotement des vagues, les soupirs de la brise; ils virent leurs yeux noirs se darder mutuellement des flammes brûlantes; à cette vue, leurs lèvres s'approchèrent et s'unirent par un baiser;

CLXXXVI.

Un long, long baiser, un baiser de jeunesse, et d'amour et de beauté, se concentrant comme des rayons en un foyer unique allumé au feu du ciel; un de ces baisers qui sont l'apanage de nos premiers beaux jours, alors que le cœur, et l'âme et les sens se meuvent de concert, que le sang est une lave, le pouls un incendie, et que chaque baiser porte un ébranlement au cœur:—car, si je ne me trompe, la force d'un baiser se mesure à sa longueur.

CLXXXVII.

Par longueur j'entends la durée; leur baiser dura... Dieu sait combien! — Sans doute, c'est un calcul qu'ils ne firent pas; s'ils l'avaient fait, ils n'eussent pu prolonger pendant une seconde la somme de leurs sensations: ils ne se parlèrent pas, mais ils se sentirent invinciblement attirés l'un vers l'autre, comme si leurs âmes et leurs lèvres se fussent appelées; et une fois réunies, elles adhèrent comme des abeilles qui essaient; — leurs cœurs étaient les fleurs d'où provenait leur miel.

CLXXXVIII.

Ils étaient seuls, mais non pas seuls comme ceux qui, s'enfermant dans une chambre, se croient dans la solitude; la mer silencieuse, la baie réfléchissant la clarté des étoiles, l'éclat du crépuscule qui allait s'affaiblissant, les sables muets, et les cavernes profondes qui les entouraient, tout cela les faisait se rapprocher davantage l'un de l'autre, comme s'il n'y eût eu sous le ciel de vie que la leur, et que leur vie ne pût jamais mourir.

CLXXXIX.

Ils ne craignaient d'être ni vus ni entendus sur cette plage

solitaire; la nuit ne leur causait point d'effroi; ils étaient tout en tout l'un à l'autre; bien que leurs discours ne se composassent que de paroles entrecoupées, ils trouvaient là un langage; les paroles de feu que dicte la passion étaient remplacées pour eux par un soupir, fidèle interprète de cet oracle de la nature, — un premier amour, — unique héritage qu'Eve, après sa chute, ait légué à ses filles.

CXC.

Haïdée ne parla point de scrupules, ne fit ni n'exigea de serments; elle n'avait jamais entendu parler d'engagements et de promesses de mariage, ou des périls auxquels s'expose une jeune fille qui aime; elle avait tout ce que comporte la plus complète ignorance, et, comme un jeune oiseau, volait vers son jeune ami; l'idée du mensonge ne lui étant jamais venue, elle ne prononça même pas le mot de constance.

CXCI.

Elle aimait et était aimée, — elle adorait et était adorée; suivant la loi de la nature, leurs âmes passionnées, absorbées l'une dans l'autre, eussent expiré dans cette ivresse, si des âmes pouvaient mourir; mais par degrés leurs sens se ranimèrent pour s'anéantir de nouveau, et renaître encore; et Haïdée, sentant battre son cœur contre celui de son bien-aimé, il lui sembla que désormais il ne pourrait plus battre isolément.

CXCI.

Hélas! ils étaient si jeunes, si beaux, si seuls, si aimants, si faibles! puis c'était l'heure où le cœur est toujours plein, où, n'étant plus maître de lui-même, il nous pousse à des actes que l'éternité ne peut effacer, l'éternité qui punit de rapides moments d'erreur par une pluie éternelle de feu, châtement réservé à quiconque ici-bas cause à son prochain de la douleur ou du plaisir.

CXCI.

Hélas! pour Juan et Haïdée, ils s'aimaient tant! ils étaient si aimables! depuis nos premiers parents, jamais couple aussi beau n'avait couru le risque de la damnation éternelle. Haïdée, dévote autant que belle, avait, sans nul doute, en-

tendu parler des eaux du Styx, de l'enfer et du purgatoire; mais c'est justement au moment où il lui eût été le plus utile de s'en souvenir qu'elle l'oublia.

CXCIV.

Ils se regardent, et leurs yeux brillent à la clarté de la lune; le bras d'albâtre d'Haidée presse la tête de Juan, et le sien est enlacé à sa taille, perdu dans les flots de sa longue chevelure; assise sur ses genoux, elle boit ses soupirs, et lui les siens, jusqu'à ce qu'ils ne forment plus qu'un murmure confus et entrecoupé; dans cette situation, on les prendrait pour un groupe antique demi-nu, tout amour, tout nature et vraiment grec.

CXCv.

Et quand furent passés ces moments d'ivresse profonde et brûlante, et que Juan s'abandonna au sommeil dans ses bras, elle ne dormit pas, mais sa tendre et énergique étreinte continua à soutenir sa tête appuyée sur les trésors de son sein; par intervalles, elle tourne ses regards vers le ciel: puis les reporte sur le pâle visage qu'elle réchauffe sur son cœur; et ce cœur, où déborde la joie, palpite en songeant à tout ce qu'elle a accordé et à tout ce qu'elle accorde encore.

Cxcvi.

Le nouveau né qui regarde une lumière, l'enfant qui boit à la mamelle, le dévot au moment de l'élévation de l'hostie, l'Arabe donnant l'hospitalité à un étranger, le matelot qui voit le vaisseau ennemi baisser pavillon, l'avare qui remplit son coffre-fort, éprouvent un ravissement; mais leur joie n'égale point le bonheur de ceux qui voient dormir ce qu'ils aiment.

Cxcvii.

Car il repose avec tant de calme, cet objet bien-aimé! Tout ce qu'il a de vie s'identifie avec la nôtre; il est là gracieux, immobile, désarmé, insensible, ne se doutant pas de la félicité qu'il nous donne; tout ce qu'il a senti ou fait sentir, souffert ou fait souffrir, est caché dans des profondeurs impénétrables au regard qui le contemple; là repose l'objet

aimé avec toutes ses fautes et tous ses charmes, comme la mort désarmée de ses terreurs.

Cxcviii.

Haidée contemplait le sommeil de son amant, — et, seule avec l'amour, la nuit et l'Océan, cette triple influence remplissait son cœur. Parmi les sables arides et les rocs sauvages, elle et son jeune naufragé avaient fait leur berceau là où rien ne pouvait venir troubler leur tendresse; et ces étoiles innombrables qui remplissaient le bleu firmament, n'éclairaient point de félicité comparable à celle qui éclatait sur son visage.

Cxcix.

Hélas! l'amour des femmes, on le sait, c'est une chose à la fois charmante et redoutable; toute leur destinée est placée sur cette carte unique; si elles perdent, la vie n'a plus à leur offrir que le spectacle dérisoire du passé, et leur vengeance est comme le bond du tigre, mortelle, prompte, écrasante; elles ressentent, de leur côté, des tortures non moins réelles; ce qu'elles infligent, elles l'éprouvent.

cc.

Elles ont raison, car l'homme, souvent injuste envers l'homme, l'est toujours envers la femme; le même sort leur est réservé à toutes; elles ne peuvent compter que sur la trahison: obligées de tenir leurs émotions secrètes, elles aiment en silence et sans espoir, jusqu'à ce que, convoitées par l'opulence, on achète leur main; — et alors qu'ont-elles à attendre? un époux ingrat, puis un amant déloyal, puis la toilette, les enfants, la dévotion, et c'est tout.

cCi.

Les unes prennent un amant, d'autres boivent, d'autres se font dévotes; celles-ci s'occupent de leur ménage, celles-là se livrent à la dissipation. Il en est qui s'enfuient du domicile conjugal; ces dernières ne font que changer de soucis, et perdent les avantages d'une position vertueuse; le changement améliore rarement leurs affaires: dans l'ennuyeux palais comme dans la chaumière infecte, leur situa-

tion est fause; quelques-unes s'émancipent, puis écrivent un roman.

CCII.

Haidée était la fiancée de la nature, et elle ignorait tout cela; Haidée était l'enfant de la passion, née sous un climat où le soleil darde une triple lumière, et rend brûlant jusqu'au baiser de ses filles aux yeux de gazelle; elle n'était faite que pour aimer, que pour sentir qu'elle était à celui dont elle avait fait choix; tout ce qu'on pouvait dire ou faire ailleurs n'était rien pour elle. — Ici battait son cœur; hors de là elle n'avait rien à craindre, à espérer, à souhaiter ni à aimer.

CCIII.

Ah! combien ces battements du cœur nous coûtent cher! et cependant ils sont si doux dans leurs causes comme dans leurs effets! La sagesse, toujours aux aguets pour dégager la joie de son alchimie et pour redire de belles vérités; la sagesse, dis-je, et la conscience elle-même, ont une rude tâche pour nous faire comprendre toutes ces vieilles et bonnes maximes; si bonnes, en effet, que je m'étonne que Castlereagh ne les ait pas frappées d'un impôt.

CCIV.

C'en est fait! — ils ont engagé leur cœur sur ce rivage solitaire; les étoiles, flambeaux de leur hymen, ont versé leur belle lumière sur tant de beauté; ils ont eu l'Océan pour témoin, la caverne pour couche nuptiale; leur union, sanctifiée par leurs sentiments, n'a eu pour prêtre que la solitude, et voilà qu'ils sont époux, et ils sont heureux; car, à leurs jeunes yeux, chacun d'eux est un ange, et la terre un paradis.

CCV.

O amour! qui eus le grand César pour courtisan, Titus pour maître, Antoine pour esclave, Horace et Catulle pour écoliers, Ovide pour précepteur, et la sage Sapho pour femme savante (puissent plonger dans sa tombe celles que tenterait sa neutralité en amour! le promontoire de Leucade domine

encore les flots)! ô amour! tu es le dieu du mal, car, après tout, nous ne pouvons t'appeler diable.

CCVI.

Tu rends précaire la chasteté de l'état conjugal; tu décores en riant le front des plus grands hommes; César, Pompée, Mahomet, Bélisaire, ont donné bien de l'occupation à la plume de l'histoire; leur vie et leur fortune ont subi bien des vicissitudes; les siècles s'écouleront sans nous ramener leurs pareils; et pourtant il y a trois choses dans lesquelles ces quatre grands hommes se sont ressemblés: ils ont tous été héros, conquérants et cocus.

CCVII.

Tu fais des philosophes, par exemple, Épicure et Aristippe, gens matériels qui veulent nous entraîner à une conduite immorale par des théories on ne peut plus praticables; s'ils pouvaient seulement nous assurer contre le diable, comme elle serait agréable cette maxime qui n'est pas tout à fait nouvelle: « Mangez, buvez, aimez; que vous importe le reste? » Ainsi disait le royal sage, Sardanapale.

CCVIII.

Mais Juan! avait-il donc tout à fait oublié Julia? et devait-il donc l'oublier si tôt? J'avoue que pour moi la question est assez embarrassante; mais sans doute que c'est la lune qui produit en nous ces changements-là; et toutes les fois qu'une palpitation nouvelle fait battre notre cœur, c'est assurément son ouvrage; sans quoi, comment diable se fait-il qu'un nouveau visage ait tant de charmes pour nous autres, pauvres créatures humaines?

CCIX.

Je hais l'inconstance: — je méprise, je déteste, j'abhorre, je condamne, j'abjure le mortel tellement pétri de vif-argent que son cœur ne peut conserver aucun sentiment permanent. L'amour, l'amour constant a constamment été mon hôte; et pourtant la nuit dernière, dans un bal masqué, je vis la plus jolie créature, fraîchement arrivée de Milan; eh bien! sa vue me fit éprouver des sensations de scélérat.

CCX.

Mais bientôt la philosophie vint à mon secours, et me dit tout bas : « Songe aux liens sacrés qui l'enchaînent ! » — « C'est ce que je ferai, ma chère philosophie, » répondis-je. « Mais quelles dents ! et puis, ô ciel ! quels yeux ! Je vais seulement m'informer si elle est femme ou demoiselle, ou ni l'une ni l'autre... pure curiosité. — « Arrête ! » me cria la philosophie d'un air tout à fait grec (bien qu'elle fût alors masquée en Vénitienne) ;

CCXI.

« Arrête ! » Je m'arrêtai donc. — Mais revenons à ce que je disais : ce que les hommes nomment inconstance n'est que la juste admiration que nous éprouvons pour quelque objet privilégié à qui la nature a prodigué jeunesse et beauté ; et de même que nous ne pouvons nous empêcher d'adorer une ravissante statue dans sa niche, cette admiration pour la réalité n'est autre chose qu'un sentiment plus vif du beau idéal.

CCXII.

C'est la perception du beau, une magnifique extension de nos facultés, un sentiment platonique, universel, merveilleux, prenant sa source dans les astres, filtré à travers le firmament, et sans lequel la vie serait fort insipide ; en un mot, c'est l'usage de nos yeux, avec l'addition d'un ou deux sens, uniquement pour nous avertir que la chair est formée d'argile inflammable.

CCXIII.

Néanmoins, après tout, c'est un sentiment pénible et involontaire ; car, sans nul doute, si nous apercevions toujours dans la même femme des attraits aussi irrésistibles que le jour où elle nous apparut pour la première fois comme une autre Ève, cela nous épargnerait bien des tourments de cœur et bien des schellings (car il nous faut, de manière ou d'autre, les posséder ou gémir) ; et puis, si la même femme plaisait toujours, comme ce serait agréable pour le cœur et pour le foie !

CCXIV.

Le cœur ressemble au firmament ; comme lui il fait partie du ciel, et comme lui aussi il change nuit et jour ; les nuages et le tonnerre, les ténèbres et la destruction, le traversent ; mais après avoir été sillonné par la foudre, transpercé, déchiré, ses orages se résolvent en pluie ; le sang du cœur, changé en larmes, s'épanche par les yeux ; c'est ce qui constitue le climat anglais de notre vie.

CCXV.

Le foie est le lazaret de la bile ; mais il remplit rarement ses fonctions, car la première passion y séjourne si longtemps, que toutes les autres s'y rattachent enlacées l'une à l'autre, comme des nœuds de vipères sur un fumier ; c'est la fureur, la crainte, la haine, la jalousie, la vengeance, le remords ; si bien que tous les maux proviennent de ce foyer, comme les tremblements de terre du feu caché qu'on nomme « central. »

CCXVI.

Cependant, je ne poursuivrai pas cette dissection anatomique ; j'ai terminé maintenant deux cents et quelques stances, et c'est à peu près le nombre que j'accorderai à chacun des douze ou vingt-quatre chants de ce poëme ; je pose donc la plume, je salue et prends congé, laissant don Juan et Haïdée plaider pour eux et les leurs auprès de tous ceux qui daigneront me lire.

NOTES DU CHANT DEUXIEME.

¹ Commencé à Venise le 15 décembre 1818, achevé le 20 janvier 1819.

² *Fazzioli*, de petits mouchoirs, les voiles les plus commodes de Saint-Marc.

³ *Boubi* et *noddi* sont des noms d'oiseaux. *N. du Trad.*

⁴ Mot grec qui signifie *prudence*.